

Dimanche à 1 heure. - Rio-de-Janeiro. - Le 14 Mai 1876.

M Mon cheri petit mari, J'ai enfin reçu ta longue lettre datée du 14 et 16 août, le Tycho Brahe est arrivé le dernier et comme tu as dû le voir par ma dernière lettre du 11 mai, envoyée par le paquebot steamer, tes deux petits mots du 18 et 20 août me sont parvenus avant. - J'avais bien raison d'être inquiète le vendredi saint, vilain, méchant, tu ne m'aimes donc pas? - Comment peux-tu penser que les enfants et moi surtout, nous pourrions être heureux par le cœur, par l'esprit, par la santé, par la fortune, par la pleine jouissance de nos facultés physiques et morales, au prix de ta santé, de ta vie? Comment pourrais-tu accepter et faire le sacrifice de ta vie, à la condition que nous ayons tout cela? Certes nous pourrions peut-être jouir de la fortune (elle est si bizarre quelquefois) mais du reste? Veux-tu donc qu'on refait un cœur? C'est bon encore pour des enfants, et encore, un père et une mère ne se remplacent jamais. - Es-tu venu me faire plaisir, (vilain chéri, tu l'as obtenu) ou bien voulais-tu et veux-tu que je te répète encore que c'est toi, toi surtout et avant tout, qu'il me faut, qu'il faut à tes enfants? J'ai plus de présomption que toi va, il me semble que si je n'étais plus, il resterait une place vide dans ton cœur, qui ne se comblerait plus, même si tu en épousais une autre que tu crusses encore pouvoir aimer; et bien, j'exige (et j'en ai le droit) puisque nous m'avez fait de la peine) j'exige que tu aies cette présomption; je ne devrais peut-être pas t'écrire si souvent que tu es tout pour moi, qu'un mot, un geste de toi, qu'une étrangeté que tu me ferais entre toi et moi, (même par la pensée seulement), et que ton absence pour toujours, me briserait à jamais, mais je t'aime trop pour ne pas avoir confiance en toi et craindre que tu abuses de ma position. - Si je te gronde, chéri et te parle de tout cela, ce n'est pas que je te reproche de m'écrire tout ce qui te passe par la tête, non, je te remercie au contraire de ne pas avoir déchiré cette page pour ne pas me faire de la peine; certes tu m'en as fait de la peine, mais je te remercie d'avoir été franc,

au moins je puis combattre toutes ces idées noires. Je voudrais au con-
traire, être sûre que tu ne m'as rien caché de tes pensées, de tes faits es-
gestes. Si tu es trop tenté de te laisser aller de te décourager, pense
à tes enfants, les 5 petits portraits que tu as dans ta poche, sont mon
talisman. - Tu souhaites, chéri, de nous donner tout, tout, même au
dépens de ta vie, et bien, moi je forme des vœux contraires et Dieu
m'écouterait plutôt, j'ai confiance et j'aime à le croire; je te prie
donc d'être raisonnable et de cesser de lutter avec moi. - Tout le monde
de m'écrit que tu ne te soignes pas bien, qu'il ne faudrait pas s'en-
tenir au Dr. Millard, et bien sais-tu que je ne l'aime plus du tout,
puisque il ne s'intéresse pas plus que cela à mon cher malade, tu
peux le lui dire va; dans tous les cas, c'est à toi, à voir ~~choisir~~, un
autre médecin qui soit plus consciencieux, et à écouter les conseils de
ceux qui t'aiment. Si tu savais comme je suis tourmentée de te
savoir si peu raisonnable? Tu as déjà eu la fièvre 3 fois, tu souffres
presque continuellement et tu veux toujours trop faire, tous ces
voyages te tuent et au diable les affaires; va plus doucement, je t'en
prie, c'est pour cela que tu ne te guériras jamais, tu veux faire plus
que tu ne peux. J'ai à gronder aussi Sabine, il me semble qu'elle
aurait pu te conseiller de te reposer à la maison, ou de partir le
lundi matin pour ne pas te fatiguer toute la nuit, au lieu de visiter
des églises. Comment, samedi tu es la fièvre, dimanche tu comes
déjeuner à Croissy, puis tu reviens dîner à Paris (au lieu de rester
au moins à te reposer à la campagne d'Ormy), lundi matin tu vas
à tes affaires, tu déjeunes chez Ormy, tu vas prendre Sabine, pour
visiter pendant 3 ou 4 heures des églises, puis tu viens faire ta malade et
à 7 1/2 tu pars en chemin de fer, tu voyages toute la nuit et tu arrives
brisée, exténuée à Londres à 6 1/2 heures ^{du matin}, sans compter que ces 2 jours, di-
manche et lundi tu es déjeuné de thé et dîné de soupe, est-ce là
un train que fait un malade nerveux comme toi? mais, il
y aurait de quoi me tuer, moi qui ne suis jamais malade.
Je sais que tu vas te mettre en colère, car c'est ce que tu fais cha-
que fois que tu me vois en colère, et j'avoue que je le suis, mais

à qui la faute? à toi et à ceux qui te laissent faire. Tu vas bien me
dire que ce n'est pas ce qui te rend malade, mais au fond tu sais bien
que trop de fatigue, que toutes ces courses trop longues, à pied, en voitur
e, en bateau à vapeur &c t'énervent & te causent des insomnies,
la trop grande fatigue du corps et de l'esprit, voilà ce qui cause ta
maladie; ah, je voudrais bien être là pour empêcher l'un et calmer
l'autre; malheureusement, je crois que ~~tout cela~~ qui t'entoure, tout ce
que tu as à faire, font tout le contraire. Elle est bien heureuse d'a
voir pu visiter des monuments avec toi, cependant si j'avais été là, j'
t'aurais empêché ^{d'avoir} cette fatigue inutile et au dépend de mon
plaisir. Je vois que c'est cette amie-ci que j'avais dû voyager avec
toi, tu aurais pu me faire voir un peu Paris, et je n'aurais pas été
si tristement seule visiter Londres, tu as eu de grandes journées de fête saine,
cela aurait été si bon à nous deux. Tu ne vas pas être content de
cette lettre, chéri aimé, je te gronde depuis le commencement jusqu'à
la fin, mais c'est que tu souffres soit physiquement, soit moralement
et je perds la tête quand tu souffres. Tu sais: «Qui aime bien, châtie bien»
(Ce que je voudrais obtenir de toi, c'est que tu n'apportes un traitement
à suivre bien en ordre et que tu ne sois plus imprudent; sur tout à
bord; ne couche pas sur le pont et dans les courants d'air, soit raison
nable dans tes repas. — J'espère, que tu m'écris longuement en anglais,
j'ai tout compris, mais j'en fais pas autant, cela me ferait trop
réfléchir et je n'en ai pas le temps, de plus j'avoue que je ne sau
rais jamais écrire assez couramment. — Quand tu écriras à Mme
Samville ou plutôt à M^{lle} semereic les bien pour moi, dis leur
que j'ai été si heureuse des plaisirs qu'ils t'ont procurés! Je ne sais
pas si le proverbe, à propos des jeux de cartes, dit vrai ou non, dans tous
les cas, que tu gagnes ou que tu perdes, je suis toujours la même, quel
ques fois un peu grondeuse, mais toujours aimante et dévouée, à un
cher démon, qui ne le mérite peut-être pas trop? Enfin, j'ai le
cœur plus léger, j'ai fini de te gronder et quoique tu m'aies lai
ssé parler jusqu'à la fin, je vois ta colère, je sens tout ce que tu
me jette sur le dos. L'orage est-il calmé? malheureusement je ne
suis pas au près de toi, un baiser le calme si vite, et si tu continues à

boudes, je recommence une autre baise, une autre caresse, plus forte
 que la première. Est-ce fait mon bien aimé? Bien, maintenant cela
 m'est égal que tu m'aies boudée, ce que je veux surtout c'est que tu
 m'écoutes, car en m'écoutant tu deviens plus sage. — Je te vois disant
 que c'est par jalousie que je te reproche ceci, que c'est par jalousie
 que je te reproche cela, que t'importe, mon seigneur et maître, si le but est
 ta santé, si le but est l'amour. — Chéri, de arginho, le commencement
 de ta lettre m'a fait de la peine, mais la fin m'a fait verser des lar-
 mes plus douces, oui dearest, tu me fais tant de bien quand tu m'as-
 pires ~~pas~~ à me quitter pour toujours, au contraire, quand tu penses
 au retour, à notre second beau jour de ^{le suis si beaucoup!} mariage? Heureusement que
 tu ne peux plus m'écouter après cette lettre, sans cela je craindrais
 de t'avoir trop fait de reproches et tu ne m'écouterais plus le fond de
 ta pensée. N'est-ce pas que tu aimes mieux que je te parle fran-
 chement sans crainte de nous brouiller? Le vrai amour, l'amour véri-
 table n'a pas ces craintes-là. Cependant si tu me cachais quel-
 que chose que tu n'oses avouer? Je voudrais tout savoir pourtant
 et malgré tout. — Mais non, tu ne me caches rien, tu ne peux me
 tromper. — Je ne sais pas si ma prochaine lettre doit être adressée
 à Paris, tu ne me dis rien de positif, enfin j'adresserai celle du 24,
 mais à Bordeaux et peut-être celle du pacifique à Lisbonne. — Ah!
 quand je pense que le ^{temps} marche, tout doucement, il est vrai, mais en-
 fin il marche, c'est trop long 5 mois de séparation, je commence à
 n'en plus pouvoir et ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que
 mon cher trouve le temps long aussi. — Les enfants te couvrent de
 baisers, de caresses, ils vont bien grâce à Dieu; n'est-ce pas que tu
 es heureux d'avoir reçu leurs portraits? — Tu dis au bas de ta lettre que
 Londres tu occupes une grande chambre, avec lit de maîtres, et moi, cheri,
 combien de fois suis-je seule dans notre grande chambre et ton lit sous
 les yeux, comme dans ce moment-ci? Tu as raison ta lettre me rend moitié
 plourant, moitié sérieux et digne, moitié joyeuse, moitié hésitante, pourtant
 faut-il te le dire? Je finis par m'assoir sur les genoux de mon dearest,
 dearest husband, ma bouche sur sa bouche et... ah, que je t'aime! — Il
 faut pourtant nous quitter encore aujourd'hui et attendre; patience et bon
 courage le plus aimé de tous les maux. Ta femme Eugénie Masset